

Cahiers du
MONDE RUSSE

Cahiers du monde russe

Russie - Empire russe - Union soviétique et États
indépendants

61/3-4 | 2020

Écritures visuelles, sonores et textuelles de la justice

Sylvain DUFRAISSE, *Les héros du sport. Une histoire des champions soviétiques (années 1930-années 1980)*

Nathalie Moine



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/monderusse/12273>

DOI : [10.4000/monderusse.12273](https://doi.org/10.4000/monderusse.12273)

ISSN : 1777-5388

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2020

Pagination : 568-572

ISBN : 978-2-7132-2832-2

ISSN : 1252-6576

Référence électronique

Nathalie Moine, « Sylvain DUFRAISSE, *Les héros du sport. Une histoire des champions soviétiques (années 1930-années 1980)* », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 61/3-4 | 2020, mis en ligne le 01 juillet 2020, consulté le 05 juillet 2022. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/12273> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/monderusse.12273>

Tous droits réservés

Sylvain DUFRAISSE

Les héros du sport

Une histoire des champions soviétiques (années 1930-années 1980)

Ceyzérieu : Champ Vallon, 2019, 328 p.

Le très beau livre que Sylvain Dufraisse consacre aux sportifs soviétiques de haut niveau appelle d'emblée plusieurs lectures concomitantes : si ses héros sont officiellement des amateurs, la plongée que nous offre l'historien dans le monde très spécifique de la détection, de la préparation et des performances de ces champions croise en bien des points l'histoire d'autres groupes professionnels. Musiciens et danseurs furent eux aussi élevés au rang de marqueurs d'une identité soviétique définie ici comme une fabrique de l'excellence et destinés en partie à servir de vitrines pour le monde occidental. Dufraisse en souligne l'apogée au cœur de l'ère brejnévienne. Couvrant le temps long de l'expérience soviétique, ce travail s'inscrit de fait dans un renouvellement historiographique qui, sans masquer les apories du système, s'interrompt juste avant la grande dégringolade, permettant ainsi de mettre en valeur la montée en puissance du régime soviétique à partir

des années 1960, dans ce domaine comme dans d'autres, récusant donc le terme par trop univoque de « stagnation ». Par l'étendue des questions abordées et son ampleur chronologique, l'ouvrage participe aussi à la mise en évidence d'une véritable civilisation soviétique, c'est-à-dire d'un ensemble de valeurs, de mœurs, de comportements, propres à ce grand ensemble géopolitique, tout en montrant sa constante interaction avec le grand adversaire et concurrent : le monde occidental et singulièrement les États-Unis. La rivalité sportive en constituait un lieu d'affrontement passionnément investi, mais aussi une fenêtre et d'une certaine manière une forme d'échanges, comme le souligne dans sa préface Marie-Pierre Rey, qui a dirigé la thèse de doctorat de l'auteur, contribution des plus remarquables à l'histoire soviétique, méritant largement une audience plus large que le lectorat francophone.

Sylvain Dufraisse excelle à décortiquer la fabrique du sportif soviétique capable de rafler toutes les médailles et de faire tomber les uns après les autres les records mondiaux à la fin de la période étudiée, alors même que la partie, au départ, était loin d'être gagnée. La Russie en particulier, l'Empire russe en général n'ont pas laissé de grands héritages dans le domaine sportif, du moins tel qu'on l'entend à partir de la fin du XIX^e siècle puis, de manière hégémonique, au XX^e siècle. Il montre ainsi qu'il n'y a rien de naturel dans la constitution de disciplines de prédilection, d'ailleurs nombreuses, dans lesquelles les Soviétiques finissent par exceller, au sein de compétitions qui, de plus en plus, sont forgées par le monde occidental. Le souhait de concurrencer le monde olympique bourgeois fait long feu. Dès lors que l'URSS intègre le Comité international olympique, avant même la mort de Staline, si elle n'a de cesse d'en modifier le profil par de nouvelles adhésions contrebalançant les nations d'origine de l'olympisme, elle n'en accepte pas moins ses règles et définitions disciplinaires. L'objectif est bien plutôt d'occuper le haut du podium en envoyant des rangées de sportifs incarnant une perpétuelle inflation des performances.

Dans cet objectif, un véritable système en amont se structure progressivement à partir des années 1930 pour donner ses meilleurs résultats des années 1960 aux années 1980. Le vivier de jeunes sportifs s'étend au fur et à mesure que se développe la pratique sportive dans les républiques soviétiques, tandis que, une fois repérés, et de manière de plus en plus précoce, les futurs champions sont entraînés dans des structures spécifiques : écoles sportives pour la jeunesse et sociétés sportives, internats-écoles. La multiplication des bourses fait également partie de cet arsenal permettant aux futurs champions de se concentrer uniquement sur la préparation. La mise au point d'un régime sportif à la soviétique est d'autant plus exigeante qu'il s'appuie sur des recherches scientifiques portant aussi bien sur l'alimentation optimale que sur la psychologie du champion. Sa physiologie n'est certes pas en reste, l'ingestion de compléments alimentaires et vitamines étant de plus en plus supplémentée par des stimulants, avant que les tests antidopage ne fassent partie du contrôle très resserré porté en permanence sur les corps et les emplois du temps des sportifs. Le cycle des entraînements, les lieux même des stages sont soumis aux mêmes impératifs de scientificité et de plus en plus pensés dans le long terme,

se calquant sur le rythme des Jeux olympiques. De fait, entre les recherches de laboratoire et le sportif, se dresse l'entraîneur, figure essentielle de cette fabrique de l'excellence sportive qui doit reposer, de la part du talent détecté, sur l'humilité de l'exercice sans cesse répété et l'écoute de conseils personnalisés. C'est à l'entraîneur de mettre en pratique les résultats de la recherche scientifique, tout en suivant au plus près les champions dont il a la charge. Il façonne pour chacun d'entre eux un régime particulier dont la stricte observation est la règle d'or, travaillant avec le sportif à la mise au point de nouvelles figures innovantes et spectaculaires, à l'amélioration permanente des performances qui repousseront toujours plus loin les frontières de la perfection. Dans certains domaines, cette incessante évolution a des effets particulièrement manifestes, ainsi du corps des haltérophiles, tandis que face aux accusations de tricherie et à l'introduction de test de féminité parmi les athlètes, l'URSS se tourne vers la production de gymnastes de plus en plus jeunes et menues, incarnant une forme de féminité très éloignée du modèle des championnes d'athlétisme.

L'économie de cette fabrique est appréhendée essentiellement sous l'aspect des gratifications qui distinguent les champions. Médailles et titres construisent la hiérarchie des honneurs, suivis bien sûr de récompenses en argent qui s'étendent au fur et à mesure de la période suivant des barèmes diversifiés. À la volonté égalitaire khrouchtchévienne succède une différenciation plus marquée, y compris au sein d'une même équipe. Alors que l'attrait des télévisions, soviétiques et étrangères, pour les manifestations sportives de haut niveau se traduit par la multiplication des translations en direct, cet aspect-là de l'économie du sport, n'est pas abordé, alors même que de fortes sommes sont en jeu. À l'inverse, la description des avantages en nature reçus par l'haltérophile Vasilij Alekseev, et dénoncés à l'époque comme excessifs, rappelle l'austérité générale de la vie soviétique, y compris, relativement au monde occidental. Le champion du monde soviétique se voit successivement attribuer un appartement de quatre pièces de soixante mètres carrés à Rjazan', puis un cottage avec garage et salle de sport. De même, les infractions fustigées par les diverses instances de contrôle placées à tous les échelons de la vie des sportifs, ne sont jamais que l'envers d'une morale soviétique marquée par le puritanisme, poussé ici à son extrême. Pour autant, la défection à l'Ouest serait parfaitement anecdotique, malgré les occasions qui se multiplient avec l'envoi en compétition à l'étranger et la possibilité de contacts avec des recruteurs occidentaux. La discipline accrue exigée de sportifs qui sont de plus issus des rangs du Komsomol, un niveau de privilèges qui ne dépasse pas la mise à l'abri des privations propres au monde soviétique sont donc le lot d'une élite sportive aux résultats hors du commun. Une fois atteinte la notoriété, les sportifs consentiraient pour la plupart à rester loyaux à la patrie soviétique et à incarner de cette manière une civilisation soviétique aujourd'hui largement disparue. Cette loyauté est d'autant plus remarquable que les biographies sont marquées, comme pour l'ensemble de la population, par le sceau de la Grande Terre, qui a englouti bien souvent un membre de la famille, sinon le père lui-même, et plus encore par la Grande Guerre patriotique. L'attention au sort des anciens champions au-delà de la chute de l'URSS permettrait ainsi de creuser

cette figure de la loyauté à la patrie soviétique, y compris après sa disparition. En effet, la loyauté n'est jamais disjointe de l'attrait ou au contraire de la résistance aux effets de la monétarisation de la notoriété et des compétences ; elle reflète aussi la circulation des sportifs dans un espace alors sans frontières beaucoup plus vaste que celui des républiques postsoviétiques actuelles.

Dans cette fresque au long cours, Sylvain Dufraisse signale que l'extension de la pratique sportive et des écoles de sport dans l'ensemble de l'Union soviétique n'empêche pas le maintien de Moscou et de Leningrad comme capitales sportives à l'échelle de l'ensemble de l'Union. Au sein de sa partie ouest-européenne, la prépondérance balte à la fin de la période stalinienne à la suite des annexions cède la place à la Biélorussie et plus encore à l'Ukraine. Le Caucase et l'Asie centrale restent en revanche peu présents, tant dans les sélections que dans les palmarès. Ce constat mériterait évidemment de plus amples investigations afin de mieux saisir les effets de l'introduction de pratiques et de disciplines sportives dans ces républiques dès l'avant-guerre. La construction de stades et d'équipements sportifs, l'existence d'écoles sportives ont pu être proportionnellement bien davantage investies par certaines minorités, à commencer par les populations européennes, largement urbaines. Cependant, il est aussi probable qu'une analyse plus fine, tenant compte à la fois de la discipline sportive considérée et du genre des pratiquants, démontrerait des formes d'appropriation plus ou moins massives, mais aussi plus ou moins productrices d'individualités propres à concourir dans des compétitions de haut niveau. La politique développée à partir de Hruščev de coopération sportive à l'égard des pays récemment décolonisés a pu aussi, comme dans d'autres domaines, passer par l'intermédiaire de représentants non-européens du sport soviétique. Un agenda sportif tourné autour de rencontres et de compétitions non centrées sur le monde occidental a pu constituer un cadre qui s'est perpétué dans les décennies postsoviétiques. Il a ainsi produit son propre firmament, de même que le maintien d'une forme de cosmopolitisme faisant leur part aux sportifs et peut-être plus encore aux entraîneurs originaires de la partie européenne de l'URSS, caractérisant la vie sportive des républiques postsoviétiques. Dans ce type de questionnement centré sur des aires non européennes, l'attention aux questions de l'accès et du choix de la discipline sportive, collective ou individuelle, voire, dans le cas du patinage artistique, privilégiant le duo, apparaît d'autant plus indispensable. Elles relèvent de problèmes d'équipement, mais aussi de constructions culturelles plus ou moins concurrentes ou au contraire facilement adaptables au modèle olympique, allant de l'usage et de la maîtrise des corps, notamment féminins – enjeu qui dépasse largement le cas soviétique – aux pratiques sportives répandues dans le monde centre-asiatique¹.

S'inscrivant dans une historiographie russophone, anglo-saxonne et française parfaitement maîtrisée par son auteur et excédant largement le seul phénomène sportif, très solidement construite sur les fonds d'archives soviétiques, en particulier ceux du Comité de culture physique et de sport d'URSS et du Conseil central de l'union des sociétés sportives d'URSS ainsi que celui du Département de Propagande du Comité central du Parti, cette recherche, attentive au biographique,

utilise également les mémoires publiés par les sportifs eux-mêmes et porte une attention particulière aux films documentaires et de fiction soviétiques. De fait, il est fortement recommandé au lecteur d'avancer dans l'ouvrage et sa description des coulisses de la fabrication du sportif soviétique, ainsi muni des clés de lecture offertes par l'historien, en visionnant de temps à autre les nombreuses vidéos disponibles sur le web. Elles témoignent des exploits inouïs accomplis par ces « héros ordinaires » qui, comme nous l'explique si bien Sylvain Dufraisse, l'étaient de moins en moins à l'époque brejnévienne, tandis que des documentaires plus récents offrent d'innombrables épilogues, narrés dans bien des cas par les sportifs eux-mêmes. Ils apportent ainsi très souvent le temps long de la biographie individuelle chevillée au temps long de la thématique traitée par Dufraisse. Tout en laissant le plus souvent de côté les sujets du dopage et de la médecine sportive, ils confirment largement les conclusions de l'historien notamment sur l'impossibilité systématiquement mise en scène de devenir seul un champion, la mise en avant moins de l'équipe que de l'entraîneur, l'importance aussi de l'image filmée dans l'analyse du mouvement, le culte de l'effort et de la concentration, tout en nous entraînant parfois vers d'autres cieux, du monde des mineurs de Sibérie et du Sud de la Russie aux enchanteurs paysages tadjiks².

1 – Carole Ferret, « Le kôkpar, un jeu sérieux. Démêlage d'une mêlée hippique centra-siatique », *ethnographiques.org*, 36, 2018, <https://www.ethnographiques.org/2018/Ferret>

2 – Parmi les innombrables pépites disponibles dans la grande bibliothèque d'Internet, voir : *Jubilejnyj p'edestal, 2012 – Tamara Press – Ščastlivye mgnovenija*, hommage rendu par le Département de culture physique et du sport de la ville de Moscou à la légendaire athlète Tamara Press en 2012, dans lequel témoignent de nombreux protagonistes évoqués dans l'ouvrage de Sylvain Dufraisse, notamment Larissa Latynina, qui rêva longtemps de devenir ballerine. Sur le rôle de l'entraîneur, dans des versions plus ou moins conflictuelles et fictionnalisées, voir l'étonnant documentaire filmé par une équipe canadienne aux Jeux olympiques de Montréal en 1976 sur la gymnaste Nelli Kim et son entraîneur de Čimkent, Vladimir Badin (Pierre Bernier, Georges Dufaux, *Nelli Kim*, National Film Board of Canada, 1978) et la fiction tirée de l'histoire véridique de l'archère tadjike Zebniso Rustamova (Sajdo Kurbanov, *Zolotaja Strelka*, Tadžikfil'm, 1980). La reconstitution *Pahtakor-1979*, en 2019 par Farruh Rasulov et Sardor Ahmedov, d'usage particulièrement délicat tant la frontière entre fiction et documentaire est peu lisible, offre bien des images d'époque en réinscrivant l'histoire du célèbre club de foot de Taškent dans des préoccupations identitaires actuelles. En miroir des exploits herculéens captés par le documentariste estonien Peet Peters, *Ves vzjat!*, 1976, voir *Čužoi sredi svoih*, 1999 sur les démêlés avec les autorités soviétiques de Rudolf Pluikfelder, de nationalité allemande, faisant école au sein des villes minières où il travaille après sa déportation et devenu l'entraîneur des haltérophiles les plus marquants de la fin de la période soviétique. Sur les difficiles conversions, mais aussi la nécessité de l'entraînement quotidien, probablement jusqu'au dernier souffle, et sans craindre la répétition, voir le documentaire consacré à ce célèbre couple de patineurs passé à l'Ouest, parfaitement synchronisé depuis les années 1950, Oleg Šilovskij, *Ljudmila Belousova i Oleg Protopopov. Žizn' v tri oborota*, TV Adamovo Jabloko, 2005 qui offre sans doute les images, en partie filmées par eux-mêmes, les plus émouvantes, sinon les plus époustouflantes de cette perfection à la soviétique.

Nathalie Moine
CNRS, CERCEC